

L'autobiographie d'Avicenne

Traduction de 'Abdurrahmân Badawî, *Histoire de la philosophie en Islam*, Vrin, 1972, t. 2, p. 595-599.

« Mon père fut originaire de Balkh, d'où il se transporte à Bukhârâ, aux temps du règne de Nûḥ ibn Maṣṣûr¹. Il s'occupa d'administration et devint, sous le règne de celui-ci, administrateur local d'un village nommé Kharmath, dans la province de Bukhârâ. C'est un grand village. Près de lui, il y a un village qui s'appelle Afshanah. Ici mon père épousa ma mère, y habita ; et là je suis né. Puis (ma mère) donna le jour à mon frère. Après un certain temps nous nous sommes transportés à Bukhârâ. Là on m'a amené au maître qui m'enseigna le Coran et au maître de littérature. A l'âge de dix ans, j'avais déjà appris le Coran par cœur et étudié beaucoup de littérature, de sorte que je fus l'objet d'une immense admiration.

Mon père fut l'un de ceux qui ont répondu favorablement à la doctrine des Égyptiens² et fut considéré un ismâ'ilite. Il assista, lui et mon frère, à leur prêche concernant l'âme et l'Intelligence selon leur conception. Quelquefois ils s'entretenaient de ces idées, et moi je les écoutais ; je comprenais ce qu'ils disaient, sans l'accepter. Ils commencèrent à m'inviter à les joindre. Ils mentionnaient la philosophie, la géométrie et l'arithmétique indienne.

Mon père me dirigea vers un épiciers qui connaissait l'arithmétique indienne, pour que je l'apprenne de lui.

Puis vint à Bukhârâ Abû 'Abd-Allâh al-Nâtîlî, qui prétendait à la philosophie³. Mon père le fit loger chez nous pour que j'apprenne de lui. Avant sa venue, j'avais suivi les cours de jurisprudence (*fiqh*) donnés par Ismâ'il al-Zâhid. Je fus un des meilleurs élèves. Je devins habitué et rompu aux méthodes de question et d'objection à l'adversaire, selon la manière adoptée chez les maîtres de cette science.

Puis j'ai commencé à apprendre l'*Isagoge* (de Porphyre) auprès d'al-Nâtîlî. Quand il m'a appris que la définition du *genre* est que le genre est ce qui est dit de plusieurs, différents en espèce, en réponse à la question *quod est*, j'ai commencé à vérifier (la valeur de) cette définition d'une manière dont il n'avait jamais entendu parler. Il fut toute admiration pour moi, et recommanda à mon père de ne me faire occuper que de la science. N'importe quelle question il me posait, je la concevais mieux que lui. Auprès de lui j'ai appris les généralités de la logique ; quant aux questions subtiles, il n'en savait rien.

Par la suite, j'ai commencé à lire pour moi-même, consultant les commentaires, jusqu'à ce que je devinsse maître de la logique. J'ai étudié aussi le livre d'Euclide (= *Les Eléments* d'Euclide) : avec lui j'ai étudié les cinq ou six figures de début ; puis j'ai résolu moi-même les problèmes

(1) Roi sâmanide, qui monta sur le trône à l'âge de 13 ans en 367 h. (977 a.d.).

(2) C'est-à-dire à la doctrine ismâ'îlienne, puisque cette doctrine fut la doctrine officielle de la dynastie fâtimide qui régnait alors en Égypte.

(3) Ainsi dans Ibn al-'Ibrî (p. 325, Beyrouth, 1890) et al-Qiftî (p. 269, Le Caire, 1326 h.). Dans Ibn Abî Uṣaibi'ah (II, p. 2) : « il fut appelé le philosopant ». Il fut aussi un médecin, voir : Cyril Elgood : *A medical History of Persia and the Eastern Caliphate, from the earliest times until the year A.D. 1832*, p. 185. Cambridge, 1951.

du reste du livre. De là, j'ai passé à l'étude de l'Almageste ; quand j'en ai fini avec ses préliminaires, et que je suis arrivé aux figures géométriques, al-Nâtîlî me dit : lis-les toi-même et résous-les toi-même, puis montre-les moi pour que je te montre ce qui est vrai et ce qui est faux. Mais l'homme (al-Nâtîlî) ne comprenait pas bien le livre (*al-Majistî*). Je me suis mis à résoudre (les problèmes qui se trouvent dans) ce livre. Combien de figures il n'en connaissait rien jusqu'à ce que je les lui montrasse et les lui fisse comprendre !

Al-Nâtîlî me quitta¹ en se dirigeant vers Karkânj. Je me suis appliqué à étudier les livres de physique et de métaphysique, tant les textes que les commentaires. Les portes de la science commencèrent à s'ouvrir à moi.

J'ai désiré apprendre la médecine. Alors, j'ai commencé à lire les livres de médecine. La médecine n'est pas une science difficile. Aussi excellais-je en cette science dans un très court temps, de sorte que les bons médecins commencèrent eux-mêmes à apprendre la médecine de moi. J'ai soigné les malades. Des perspectives immenses pour un traitement puisé à la pratique s'ouvrirent pour moi. En même temps je continuais l'étude de la jurisprudence et la polémique autour de ses problèmes. A ce moment j'avais seize ans.

Je me suis consacré à la science et à la lecture durant une année et demie. J'ai relu la logique et toutes les parties de la philosophie. Durant ce temps, je ne dormais pas une nuit entière ; durant le jour je ne me préoccupais que de l'étude. Je classais des fiches ; chaque argument que j'étudiais je le consignais dans une fiche en y inscrivant les prémisses syllogistiques, pour voir ce qu'elles pouvaient conclure ; j'ai pris soin de satisfaire aux conditions requises dans les prémisses, pour que la vérité éclate dans la question traitée. Toutes les fois qu'un problème m'embarassa et que je ne pouvais pas trouver le moyen terme d'un syllogisme, je me rendais à la mosquée, priant, et invoquait le Créateur du Tout jusqu'à ce qu'Il me révélât la solution de ce fait obscur et difficile. J'avais l'habitude de rentrer, le soir, à la maison, d'allumer la lampe devant moi, et de me mettre à lire et à écrire. Si le sommeil s'emparait de moi, ou que je sentisse de la faiblesse, je buvais un verre de boisson (*alcoolique?*) jusqu'à ce que la force me revînt, puis je reprenais la lecture. Dès qu'un peu de sommeil me prend, je rêve de ces mêmes questions, de sorte que plusieurs d'entre elles trouvaient leurs solutions en rêve.

J'ai continué de la sorte jusqu'à ce que je me rendisse maître de toutes les sciences et les connusse selon la capacité humaine. Tout ce que j'apprenais à ce temps-là est exactement ce que je connais maintenant sans rien connaître de plus. Je me suis rendu maître de la logique, de la physique et des mathématiques.

Puis je revins à la métaphysique. J'ai lu le livre de *La Métaphysique* (d'Aristote), sans y rien comprendre ; le dessein de son auteur devint pour moi obscur. Je l'ai relu quarante fois, de sorte que je l'ai appris par cœur. Pourtant je ne pouvais pas encore saisir ce qu'il y a là-dedans et le dessein de son auteur. Désespérant de moi-même, je me suis dit : il n'y a pas moyen de comprendre ce livre. Un jour, l'après-midi, je me trouvais au marché des livres. Un crieur tenait dans la main un volume qu'il mettait en vente ; il me l'offrit, mais, dégoûté, je l'ai refusé, croyant qu'il n'y a aucune utilité dans cette science [la métaphysique]. Alors il me dit : achète-le, il est bon marché, je te le cède à 3 drachmes, et son propriétaire a besoin d'argent. Je l'ai acheté ; je me suis aperçu que c'est le livre d'Abû Naşr al-Fârâbî intitulé : *Fî aghrâq kitâb mâ ba'd al-ṭabf'ah* (= Du dessein du livre de *Métaphysique* [d'Aristote]). Je suis rentré chez moi et je me pressai de le lire ; et aussitôt son dessein se révéla à moi, parce que je connaissais le livre par cœur. Je m'en suis réjoui. Le lendemain j'ai donné beaucoup en aumône aux pauvres, en signe de remerciement de Dieu très-Haut.

Le sultan de Bukhârâ en ce temps-là fut Nûḥ ibn Maşûr ; il fut atteint d'une maladie qui embarrassa les médecins. Mon nom fut connu parmi eux comme étant très appliqué à la lecture. On a mentionné mon nom devant lui et l'on a prié de me faire venir. Je me suis rendu chez lui, et je me suis associé à eux dans le traitement de sa maladie. Je fus attaché à son service. Un jour je lui demandais de me permettre de visiter sa

bibliothèque, et d'y lire les livres de médecine qui s'y trouvaient. Il m'en donna la permission. Je suis entré dans une large maison qui contenait beaucoup de chambres ; dans chaque chambre il y avait des coffres des livres entassés les uns sur les autres. Dans une chambre il y avait les livres de langue arabe et de la poésie, dans une autre les livres de jurisprudence, et ainsi de suite : chaque chambre (mot à mot : maison) fut consacrée à une seule science.

J'ai lu le catalogue des livres des Anciens (philosophie et science grecques) ; et j'en ai demandé ce dont j'avais besoin. J'y ai vu des livres dont les noms ne furent pas connus de beaucoup de gens ; je ne les avais pas vus avant ni après. J'ai lu ces livres et en ai recueilli les fruits. Je discernai le rang de chaque auteur dans la science.

Quand j'ai eu dix-huit ans, j'avais fini avec toutes ces sciences. A cet âge-là je fus plus capable d'apprendre la science par cœur, mais aujourd'hui j'ai la science plus mûre ; sinon, la science est une et je n'ai rien appris de nouveau (depuis ce temps-là).

Dans mon voisinage, il y avait un homme appelé Abû al-Ḥusayn al-'Arûḏî. Il m'a demandé d'écrire un livre qui résumerait toute cette science. J'ai composé alors pour lui le *Recueil* intitulé d'après son nom¹.

(1) *Le Recueil*, connu sous le nom de : *al-ḥikmah al-'arûḏyyah* (La Sagesse [ou la Philosophie] 'arûḏyenne), c'est-à-dire : *Le Recueil de Philosophie* dédié à al-'Arûḏî. Il l'a composé à l'âge de 21 ans (Ibn Abî Uṣaibi'ah, II, p. 18, l. 28).

J'y ai exposé toutes les sciences, à l'exception des mathématiques. J'avais alors 21 ans. Dans mon voisinage, il y avait aussi un certain Abû Bakr al-Barqî, originaire de Kh^warazm, d'une grande curiosité, sans égal en jurisprudence, en commentaire du Coran et en ascèse. Il avait un penchant pour ces sciences. Il m'a demandé de faire des commentaires des livres (de philosophie) pour lui. J'ai alors composé pour lui le livre intitulé : *al-Hâsil wa al-maḥṣûl*, en vingt volumes environ. En morale, j'ai composé pour lui un livre intitulé : *al-Birr wa al-ithm*. Ces deux livres ne se trouvent que chez lui, parce qu'il ne les avait pas prêtés à personne pour les copier.

Mon père mourut, et j'ai passé par différents états. J'ai occupé quelques fonctions d'État. La nécessité m'obligea de quitter Bukhârâ pour aller à Karkânj¹. Là Abû al-Ḥusayn al-Sahli, qui aimait ces sciences (= la philosophie) fut ministre. On m'a présenté au Prince de cette ville, 'Alî ibn Ma'mûn. Je portais alors l'habit des juristes, c'est-à-dire un ṭaylasân² et un sous-palais. On m'a fixé un traitement mensuel, suffisant pour un homme comme moi.

La nécessité m'obligea de me transporter à Nasâ³, et de là à Bâward⁴, et de là à Tûs, et de là à Shiqqân, et de là à Samnîqân, et de là à Jâjarm⁵, ville frontalière de Khurâsân, et de là à Jurjân — me dirigeant vers le Prince Qâbûs⁶. Sur ces entrefaites, Qâbûs fut pris et enfermé dans une citadelle, où il mourut. Puis j'ai poussé à Duhistân, où je fus atteint d'une grave maladie. Je suis retourné à Jurjân ; et là Abû 'Ubaid al-Jûzajânî s'est lié avec moi. J'ai composé alors un poème sur mon sort où se trouve le vers de celui qui dit :

Quand je devins grand, aucun pays ne me convenait plus ;

Quand mon prix devint élevé, je ne trouvais plus d'acheteur⁷.

Voilà le texte intégral de l'autobiographie d'Ibn Sîna écrite par lui-même et reproduite par nos sources. Ce que celles-ci donnent comme suite est de la main de son plus fidèle disciple Abû 'Ubaid al-Jûzajânî.

(1) Deuxième grand ville de Khwarazm ; les Arabes l'ont appelé : al-Jurjânyyah ; plus tard on l'appela : Arganj. Voir Le Strange : *Lands of the Eastern Caliphate*, ch. XXXII ; tr. arabe, p. 491.

(2) Espèce de manteau en poil de chèvre ou de chameau, qui prend des épaules ou du haut du bonnet, et descend sur le dos.

(3) Nasâ, ou Nisâ, dans la province de Khurâsân, où il y a beaucoup d'eau, ce qui cause beaucoup de maladies. C'est peut-être la ville nommée aujourd'hui Muḥammadabad. Voir al-Iṣṭakhrî, 273 ; Ibn Ḥauqal, 324 ; Yâqût, IV, 776 ; al-Qazwînî, II, 311 ; Le Strange, *op. cit.*, ch. 27.

(4) Appelé aussi Abîward, à l'est de Nasâ. Voir al-Maqdîsî, 321, 333 ; Yâqût, I, 111, 232, 462 ; II, 383, 395, 428 ; III, 337 ; IV, 321, 723.

(5) Appelé aussi Arghiyân, en Khurâsân ; voir, al-Maqdîsî, 318 ; Yâqût, I, 209, 249, 485 ; II, 4, 742 ; III, 35, 145.

(6) Qâbûs ibn Washmakîr, homme politique et écrivain. Voir Ibn Khillikan.

(7) Nous avons traduit cette autobiographie d'après Ibn Abî Uṣaibî'ah (II, pp. 2-4) et al-Qifṭî (pp. 269-272 ; Le Caire) parce que le texte qu'ils donnent est le plus complet qu'on ait ; mais le texte donné par Ibn al-'Ibrî est abrégé.